



Confins

Revue franco-brésilienne de géographie / Revista
franco-brasileira de geografia

28 | 2016
Número 28

Crime urbain, sociabilité violente et ordre légitime. Commentaires sur les hypothèses de Machado da Silva

Crime urbano, sociabilidade violenta e ordem legítima. Comentários sobre hipóteses de Machado da Silva

Urban crime, violent sociability and lawful order. Comments on Machado da Silva's hypotheses

Michel Misse

Translator: Nicolas Bautès



Publisher
Hervé Théry

Electronic version

URL: <http://confins.revues.org/11263>

DOI: 10.4000/confins.11263

ISSN: 1958-9212

Electronic reference

Michel Misse, « Crime urbain, sociabilité violente et ordre légitime. Commentaires sur les hypothèses de Machado da Silva », *Confins* [Online], 28 | 2016, posto online no dia 07 Outubro 2016, consultado o 20 Outubro 2016. URL : <http://confins.revues.org/11263> ; DOI : 10.4000/confins.11263

This text was automatically generated on 20 octobre 2016.



Confins – Revue franco-brésilienne de géographie est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Crime urbain, sociabilité violente et ordre légitime. Commentaires sur les hypothèses de Machado da Silva

Crime urbano, sociabilidade violenta e ordem legítima. Comentários sobre hipóteses de Machado da Silva

Urban crime, violent sociability and lawful order. Comments on Machado da Silva's hypotheses

Michel Misse

Translation : Nicolas Bautès

- 1 Dans une série d'articles publiés entre 1993 et 1997¹, Luis Antonio Machado da Silva propose une nouvelle perspective (et un programme de recherche) pour comprendre la question de la « violence urbaine » au Brésil. Les articles se multiplient avec un degré croissant d'éclaircissement de la proposition initiale, et dans lesquels l'auteur parvient à réitérer les points centraux et à approfondir les questions qui avaient été initialement et seulement suggérées. M'étant identifié aux premières ébauches de cette perspective, qui coïncidaient avec ma propre manière de voir le problème, reconnaissant aussi qu'il s'agissait d'une élaboration théorique beaucoup plus fine et osée que la mienne, je me suis résolu à « travailler » systématiquement ces textes, avec l'ambition d'éclaircir de manière synthétique sa proposition théorique, nos points concordants et discordants, tout comme leur caractère fécond pour mon propre usage.
- 2 Je présenterai en premier lieu, de manière assez résumée et didactique, l'ensemble des arguments disséminés (ou réitérés) dans ces articles, qui me paraissent composer une perspective cohérente, passible d'un traitement synthétique. En second lieu, j'en viendrai à commenter rapidement les points principaux de son argumentation.

Perspective générale : caractérisation de la représentation de la violence urbaine

La violence urbaine est une représentation.

- 3 Ce qui est désigné « violence urbaine » est « une représentation de pratiques (saccages de la propriété privée et menaces à l'intégrité physique) et de modèles de conduites justifiées subjectivement ; (...) c'est une construction symbolique qui « constitue ce qu'elle décrit ». Ainsi, la « violence urbaine » est un objet, jamais un concept. Ici, Machado critique le caractère circulaire, courant dans la bibliographie, entre objet et concept. La « violence urbaine » est ce qu'il faut comprendre et non le fondement de l'analyse. Cependant, en tant que « représentation », la violence urbaine tend à être prise comme un cas particulier de la « violence en général » (une autre « représentation ») et ainsi réduite à un espace homogène de pratiques et de modèles de conduite « au long duquel se distribuent ses différents types ». Ici, Machado critique le réductionnisme par homogénéisation ([1], pp. 131-133). La violence urbaine comme représentation, du point de vue des acteurs, a une signification singulière qui la distingue nettement d'autres représentations de la violence en général. Elle est « objectivement adéquate, normativement imprégnée, et produit des résultats objectifs » (*Ibid.*).

Les pratiques et modèles de conduite représentées comme de la « violence urbaine » sont logiquement autonomes et constituent un ordre social spécifique.

- 4 À partir du constat qu'une grande part de la bibliographie tend à nier l'autonomie logique de cet objet, Machado argumentera qu'au contraire, cet objet peut être compris sans devoir être subordonné à l'ordre institutionnel-légal. « La capacité à isoler et à ordonner de manière autonome ce cadre, qui est intrinsèque à la représentation de la violence urbaine, définit la nature de la légitimation d'une vaste gamme de pratiques » ([1], p.133).

La sphère de la vie quotidienne dans laquelle se développe cet ordre se différencie de l'ordre institutionnel-légal et le subordonne à sa propre logique jusqu'à un certain point.

- 5 Il y a très longtemps que les pratiques et modèles de conduite qui entrent dans la représentation de la violence urbaine cessent d'être perçus comme « déviants » ou illégitimes, en dépit du fait qu'ils ne soient pas incorporés dans l'ordre institutionnel-légal. Ici Machado approfondit son hypothèse de « différenciation et de coexistence de deux ordres légitimes se disputant la sphère de la vie sociale » ([1], p. 134).

Une des conditions qui rend possible l'émergence de la représentation de la violence urbaine a été l'incomplétude du processus de constitution du salariat au Brésil.

- 6 En Europe, le développement de la régulation du travail et de l'universalisation de la citoyenneté a été une « contrepartie indissociable de l'expropriation économique ». Le développement du capitalisme au Brésil n'a suivi que partiellement cette trajectoire, se constituant comme une « variante historique ». Au Brésil, la contrepartie fut sélective et non universelle. Tant que cela a été possible, le problème de légitimation rencontrait des solutions provisoires, basées sur une incorporation sélective, mais qui maintenait l'expectative d'une universalisation future. Lorsque débute la crise institutionnelle, les « solutions partielles » tendent à être perçues comme un « problème non résolu ». Avec le ralentissement économique, tous les services publics s'effondrent et l'administration des « solutions partielles » se fait plus problématique. « Ce bref schéma fournit des indications sur la perte de validité de l'ordre institutionnel-légal, sans qu'il soit remplacé ou abandonné dans la formation de modèles légitimés de conduite des populations urbaines » ([1], p. 138-139).

Les relations entre la violence urbaine et l'ordre institutionnel-légal ne sont pas une dispute entre des ordres dans leur forme d'« actions collectives ».

- 7 La différenciation ne porte pas sur des « alternatives », mais sur des "coexistences". Ici, l'argument de Machado va à l'encontre des interprétations de la violence urbaine basées sur des présupposés d'une universalité nécessaire de l'ordre institutionnel légal, ou même contre celles qui présupposent une « unité nécessaire de la vie sociale » ([3], p.506). « Il est plausible d'admettre que celle-ci (la coexistence des deux ordres) soit l'ordre légitime "de fait" des villes brésiliennes aujourd'hui » ([1], p. 140).

Cette coexistence entre deux ordres peut être interprétée comme une « crise de légitimité », mais jamais comme une « délégitimation » de l'ordre constitué.

- 8 Le tissu social est « grandement affecté, produisant une immense fragmentation sociale » [1], p. 141). D'un autre côté, la « déconcentration » de la violence ne tend ni à des conflits collectifs de contenu politique (guerre civile, lutte de classes, etc.), ni ne constitue un retour à, ou une survie de formes pré moderne d'organisation de la domination (*patrimonialisme*, *familisme*², etc.) Cependant, la violence illégitime n'est pas simplement pulvérisée en individus isolés, mais relativement organisée ([3], p. 506-507).

L'organisation privée de la violence urbaine au Brésil n'est ni déviante, ni constituée comme un conflit

- 9 Fût-il direct ou issu de médiation entre groupes et catégories politiquement orientées qui sont en mesure de produire des changements dans le système de domination. Elle produit

de nouvelles règles de coexistence originales, instituant un nouveau standard de sociabilité qui ne détruit, ne se substitue ni même est une alternative à la sociabilité conventionnelle. « L'organisation sociale de la violence dans les villes brésiliennes semble être l'expression locale de la profonde crise interne d'une norme longuement maturée de relations entre société et État » ([3], p. 506-507). En outre, l'institutionnalisation de la violence privée est un problème à la fois supplémentaire et parallèle à celui de la crise endogène des relations entre l'État et la société au Brésil.

La violence, jusque-là considérée comme un moyen d'obtention d'intérêts, tend à se transformer,

- 10 Elle s'est peu à peu écartée de la structure sociale et devenant une norme de sociabilité en tant que telle. La criminalité violente organisée peut être vue comme la pointe d'un iceberg. Elle indique des transformations culturelles immensément profondes et la formation d'une sociabilité radicalement nouvelle ([4], p.10). En outre, elle n'est pas constituée contre l'État : il s'agit plutôt d'un ensemble de conduites dans lequel la formation de l'ordre public n'agit pas comme référence ([4], p.12).
- 11 Ce résumé de la perspective générale laissait volontairement de côté les observations et hypothèses discutées par Machado en relation spécifique à la question de la « criminalité violente », et ceci pour deux raisons, soulignées par Machado lui-même : premièrement, la violence urbaine ne doit pas être étudiée comme un thème isolé ; deuxièmement, la question centrale traitée par cette perspective est celle de l'« organisation autonomisée d'une sphère de la vie sociale ». En soi, la violence urbaine « devient intrinsèquement - à la société - pertinente comme processus de différenciation », et non en tant que problème général ou systémique d'adaptation ou comme forme particulière de violence. En traitant des arguments principaux, dans la prochaine partie, je commenterai les thèmes directement liés à la question de la criminalité violente.

Émergence de la sociabilité violente et de la criminalité : quelques problèmes

- 12 Une partie importante de l'argumentation de Machado est construite en contrepoint de l'ensemble des explications qui concernent la violence urbaine et la criminalité violente dans les villes brésiliennes. Ce contrepoint critique les présupposés (que je ne discuterai pas ici, parce que dans cette critique, je suis entièrement d'accord avec Machado) qui empêchent la perception de la nouveauté radicale du problème, comme Machado le soutient : l'émergence d'une nouvelle forme de sociabilité, clairement violente, qui ne se fonde pas sur l'altérité et sur l'intersubjectivité partagée, qui révèle un nouveau type d'individualisme, et qui n'entre pas en conflit avec, ni ne détruit les autres formes de sociabilité (pré moderne ou moderne), se maintenant dans une relation permanente de contiguïté et de coexistence.
- 13 J'en viens maintenant aux arguments substantifs qui articulent cette perspective générale à l'analyse de la criminalité violente à Rio de Janeiro et dans les grandes villes brésiliennes. C'est probablement à partir de ces arguments que peuvent être détectées les « ponts » entre les hypothèses « opérationnelles » ou passibles de produire une évidence

scientifique. Je rencontre ici quelques problèmes (et quelques omissions importantes) que je me propose de discuter. Voyons-en les points principaux.

- 14 Il n'apparaît pas clair, dans les hypothèses proposées, quelle est « l'unité d'analyse » ultime d'un « ordre social ». Le propre concept de « sociabilité » semble maintenir un noyau « classique » (en dépit de tout l'effort de Machado pour éviter cela), ce qui transparaît dans la difficulté de concevoir une « sociabilité violente » qui ne soit pas nécessairement « nouvelle ». Or, le concept d'anomie lui-même (et d'individualisme « égoïste ») chez Durkheim indiquait, comme l'interprétait bien Elias, une forme de sociabilité et non son absence, de même que, dans un autre registre, les luttes de classes constituent une « sociabilité de lutte » nécessairement fracturée à l'échelle macro, sans que, néanmoins, le concept exige un objet « nouveau ». Pourquoi donc cette sociabilité violente serait-elle « nouvelle » ? L'argument de Machado s'oriente vers le constat d'un individualisme qui serait inédit dans l'histoire, qui expliquerait la nécessité d'une nouvelle perspective sociologique, qu'il reconnaît comme problématique, parce que cette nouvelle forme de sociabilité impliquerait : a) le recours universel à la violence ; b) la subjugation par la force comme principe routinier ; c) la collaboration interindividuelle strictement technique et provisoire ; d) la rupture avec toute (l') altérité (négarion de l'autre comme égal, le réduisant à la condition d'objet et négation de l'intersubjectivité (fragmentation des processus d'identification, insolvabilité de « l'autre généralisé ») comme « valeur », comme « principe » de la vie sociale ; d) à la différence du « capitalisme aventurier », il n'y a pas d'entreprise collective ni de logique d'agrégation d'intérêts ou de solidarité communautaire ; et il n'y a pas d'incompatibilité nécessaire avec un calcul de long terme [4], p.15).
- 15 Néanmoins, à l'exception de ce dernier point, pour lequel Machado reconnaît peut-être défendre un point de vue discutable, tous les autres peuvent être rencontrés dans les modes légitimes d'exercer le pouvoir dans de nombreuses conjonctures de différents types de formations précapitalistes, tout comme dans les interstices de l'organisation sociale moderne. La nouveauté, ainsi, n'est pas qualitative, mais quantitative : il s'agit d'une sociabilité en expansion, non interstitielle et, pourtant, tendanciellement non contiguë (ou du moins provisoirement), car son expansion serait inexplicable sans que sa reproduction ne soit véhiculée, de quelque manière que ce soit, à l'appropriation économique en adéquation à des rapports sociaux de production eux aussi émergents.
- 16 Pour que mon argument ne paraisse pas excessivement traditionnel, il suffirait de dire que son expansion nécessite d'être « alimentée » non seulement au niveau de la consommation individuelle et du pouvoir personnel, mais par des formes de domination qui stabilisent sa reproduction. Ceci indiquerait, pourtant, un processus d'« accumulation sociale » de cette sociabilité violente. Dans ce cas, l'unité d'analyse ne pourrait pas être l'individu, car cela nécessiterait de définir ce qui supporte sa production comme « individu-type » et aucun autre. Une sociabilité dans laquelle l'unité d'analyse nie son altérité ne pourrait pas se construire comme « sociabilité », mais comme « a-sociabilité », si l'unité d'analyse était l'individu. Même la typologie wébérienne, qui prend l'individu comme dernière instance de la production de sens, nécessite de structurer son existence sociale en s'assurant du concept de domination légitime. À l'exception du cas limite de type charismatique (qui paraît être hors de propos ici), qu'est-ce qui structurerait ce « nouveau type d'individu » dans une forme de sociabilité qui ne valorise pas les altérités ? Si l'hypothèse souhaite mettre l'accent sur son caractère dé-structuré, hobbesien, il me semble que la notion de sociabilité demeure réduite à la notion de

« réciprocité violente ». Or, les relations de force et d'affrontements, comme le défendent toujours Weber et, à sa suite, Foucault, sont constitutives de n'importe quelle forme de sociabilité, mais ne lui sont pas identiques. La sociabilité se construit par « l'occultation » ou par le déplacement de la réciprocité violente vers des unités collectives (tribus, nations, religions, sectes, églises, etc.), constitutives de quelque chose comme la « paix civile ».

- 17 Toute l'argumentation de Machado, bien que prudente, semble nécessiter une redéfinition du concept de « pouvoir » chez Weber (comme opposé à la « domination »), car pour Weber, l'autorité purement violente est instable, de court-terme et non-légitime, c'est-à-dire, incapable de constituer un « ordre social ». La comparaison avec le chapitre sur « La ville », sous-titré « Types d'autorité non-légitime » me paraît insuffisamment développée. Machado est prudent quand il parle de cela, mais cette question de la nouveauté de l'émergence d'une sociabilité violente, et l'argument du crime violent comme partie émergée d'un iceberg, etc., outre d'être originale et osée, n'est étrangement pas décisive pour la grande partie de son argumentation, de même que, par exemple, l'argument de l'inévitabilité du communisme ne fut décisif (sinon du point de vue de ses « motivations » pour l'analyse de la société capitaliste par Marx).
- 18 Une argumentation plus substantive serait nécessaire pour démontrer que l'émergence de la sociabilité violente comme tendance nouvelle et permanente est ancrée dans la modernisation du Brésil (ou dans son impossibilité définitive), ou qu'elle fait partie d'une tendance mondiale liée aux effets sociaux de la mondialisation. Outre de relever d'un exercice pessimiste de futurologie, ce que Machado ne se permettrait pas, cette argumentation devrait y articuler quelques indicateurs consistants, soit avec la pointe de l'iceberg, soit même avec une de leurs parties submergées. Machado paraît faire cela quand il traite de la criminalité urbaine violence plus directement. La morphologie sociale qui caractérise la nouveauté de cette forme de sociabilité est le point central que nous discuterons plus loin.
- 19 Par contre, l'argument des deux ordres légitimes en coexistence est indispensable dans la perspective générale de Machado, et me paraît extrêmement fécond. En dépit du fait que le cadrage général ne soit pas nouveau, remontant à la vieille idée de la coexistence entre le Brésil légal et le Brésil réel, Machado développe une approche spécifiquement sociologique, moins attentive néanmoins à la coexistence entre des contenus culturels contradictoires (dont la « solution » ambivalente est analysée par Schwartz et Da Matta³, entre autres), et davantage axée sur les processus sociaux de différenciation, de légitimation et d'accommodation de pratiques et de modèles de conduite, justifiés subjectivement. En outre, la connexion avec la question de l'incomplétude du salariat me paraît décisive. Revenir aux questions de l'informalité, dans le contexte économique de la sociabilité, et sur les questions de l'(in) civilité, dans le contexte sociopolitique de la sociabilité (droits civils, par exemple), serait ici plus souhaitable, de mon point de vue.
- 20 L'argument de la contrepartie partielle et sélective, aussitôt rendue difficile et progressivement empêchée par la récession économique, produisant une citoyenneté incomplète et sélective, me paraît également cohérente avec la perspective générale des deux ordres, et très féconde pour l'analyse du thème de la violence urbaine, tantôt considérée comme « représentation », comme « pratiques » (sur le plan de la vie quotidienne), ou comme « crime » (dans ce cas sur le plan institutionnel-légal). J'ajouterai que les pratiques qui sont représentées comme « violence urbaine » (pillage (saque) et violence physique) sont aussi celles qui sont de manière consensuelle criminalisées, ce qui

permet de les désigner de « pratiques criminelles » (comme je le proposais dans mon texte de 1979), les distinguant d'autres qui sont associées à la représentation de la violence urbaine (comme la « violence négligente sur la route et dans la famille », par exemple). Au final, ses agents la reconnaissent comme « crime », connaissent les articles du Code pénal qui les criminalisent, etc., même s'ils trouvent des justifications subjectives pour neutraliser la culpabilité et la peur de les pratiquer. Au contraire, elles constitueraient une sous-culture (au sens fort du terme), ce qui ne me paraît pas être l'argument de Machado (ni le mien, d'ailleurs).

- 21 Le même consensus pour la criminalisation ne peut même plus être trouvé dans la majeure partie de ce qui relevait majoritairement et traditionnellement du domaine de la « contravention » (jeu, prostitution, achat et vente d'armes, de drogues, contrebande, etc.). Dans ce cas, il est important de vérifier les liens entre les deux ordres qui ont tendance à davantage se distancier à un extrême, et celles qui tendent plus à se superposer, dans un autre extrême. Au final, ces deux ordres sont des idéaux-types. On suppose que les agents se meuvent toujours et simultanément dans les deux ordres, et que la friction entre les fins pratiques ou expressives (ordre de la vie quotidienne) et les valeurs institutionnelles (ordre institutionnel légal) dans un même soi ou sujet produit un « autocontrôle doté d'une forte capacité de rendre malléable et de manipuler des modèles de conduites et des pratiques objectivement contradictoires, tendant à considérer peu probable le développement permanent de la sociabilité violence, qui exigerait une plus grande fixité et une rigidité de conduites, un « autocontrôle » extrêmement bas des émotions, et qui tend à être « auto-dissolvant » (inclus dans le sens terrible où le nombre de corps susceptibles d'être confrontés à la violence demeure limitée).
- 22 Pourtant, il y a une justification de l'« homicide » qui paraît imprégner l'ordre de la vie quotidienne, soit quand il s'agit de se « défendre de l'arbitraire policier », soit quand il s'agit de défendre la « peine de mort » ou l'extermination pure et simple des « bandits ». Toutefois, cela ne paraît pas constituer une sociabilité violente, mais plutôt signaler un renforcement de la « bonne » sociabilité, représentée comme menace. Les pratiques arbitraires violentes de la police n'appartiennent pas à « l'ordre institutionnel-légal », mais à l'ordre de la vie quotidienne. Elles devraient pourtant participer de la logique propre de la sociabilité violente, sans affecter l'argumentation générale de Machado sur sa relative « indifférence à l'État ». Or il se trouve qu'au sein de cet ordre de la vie quotidienne, il existe aussi des sphères morales connexes (et qui alimentent) l'ordre institutionnel-légal, de sorte que le modèle semble exiger d'être rendu plus complexe (à moins que Machado inclue cette zone connexe directement dans la sphère institutionnelle légale).
- 23 Le lien entre les arguments plus généraux et la thèse de l'émergence d'une sociabilité violente d'un nouveau type est bien construit, mais souffre d'une « explication originelle ». Pourquoi tout ceci a eu lieu et comment cela a-t-il commencé ? L'argument central est que, contrairement aux modèles classiques, l'actuelle déconcentration de la violence n'est pas orientée vers l'État ni comme moyen de conduite des individus qui cristallisent des comportements déviants, mus par la certitude de l'impunité ni comme organisations criminelles aux moyens ou effets « révolutionnaires ». Le second argument central est que « l'ordre des relations sociales opérées par les criminels ne peut pas être assimilé aux formes traditionnelles de domination, que ce soit dans les hiérarchies constitutives des entreprises du crime organisé, ou dans les relations qu'elles entretiennent avec leurs victimes et avec leurs groupes dominants. » Ici, Machado insiste

sur l'émergence de « phénomènes liés à une forme de vie sociale organisée, c'est-à-dire, à un ensemble de conduites dont la formation à l'ordre public ne constitue pas une référence » ([4], p. 11-12).

- 24 Là encore, bien qu'étant en accord avec le lien qu'établit l'auteur, je ne vois pas, cependant, de quelle manière il conduit nécessairement à l'idée que cet ensemble de conduites est éminemment nouveau, original, etc. S'il n'était pas nouveau, mais seulement en expansion (quantitative et du point de vue technologique, ce qui n'est pas peu), je dirais que les explications d'origine historique pourraient consolider le lien avec les arguments de la perspective générale. Dans ce cas, nous devrions parler de l'« accumulation sociale de la violence » dans la sociabilité plutôt que d'« expansion d'une sociabilité nouvelle, violente ». Si elle est nouvelle, il faut encore comprendre comment cette forme de sociabilité radicalement originale peut émerger. Comment lier sa « nouveauté » avec l'incomplétude du salariat, lequel est au final, une variable stable de notre histoire ? Ou bien faut-il seulement la lier aux nouvelles tendances de l'économie globalisée, dont l'impact sur notre incomplétude ne remonte pas à plus de dix ans ? La récession économique tardive et la perte d'horizon quant à l'incorporation radicaliseraient un processus social déjà existant, mais elles n'introduiraient pas en elles-mêmes une dislocation si importante dans la sociabilité existante.
- 25 Les indications empiriques qui prolongent l'argumentation ([4], p.12) me paraissent insuffisantes, Machado lui-même en serait d'accord. Et la question n'est pas de constater l'hypothèse selon laquelle « la criminalité commune en est venue à s'organiser selon une forme très différente à celle qui la caractérisait jusqu'à la fin des années 1960 », ce à quoi je pense, tout le monde s'accorde. La question est de savoir en quoi consiste cette différence, et si elle crée une norme radicalement nouvelle de sociabilité. Ici, Machado fait une comparaison avec le « *jogo do bicho* »⁴. Or, contrairement à ce qu'il affirme, le *jogo do bicho* fut toujours poursuivi et « criminalisé » (soit sur la base d'une interprétation des codes, soit sur la base de lois expresses, la peine d'emprisonnement était « arbitraire », dépendant de l'inspecteur de police. Les luttes entre les banquiers pour le contrôle des points de vente et des territoires furent extrêmement violentes entre 1950 et 1980, ceci, jusqu'à l'organisation de la "cúpula" (sommet de l'organisation)). Sous l'administration de Chagas Freitas⁵, la répression est redevenue extrêmement violente et les luttes pour les lieux et pour le contrôle du territoire de vente très sévère, jusqu'à « l'accord » de 1980, qui choisit Castor de Andrade comme « *primus inter pares* », premier parmi les pairs. Et même à cette époque, le *bicho* continuait à être le principal employeur d'ex-prisonniers, de tueurs à gages ou d'ex-voleurs, pour servir comme « soldats » de ses points de vente.
- 26 Aujourd'hui dans la majeure partie des zones du trafic, la logique d'« héritage » du territoire était en majorité familiale, cela jusque très récemment. Dans le quartier de Cidade Alta, la veuve d'un premier trafiquant, dénommé « Nego », a fini par contrôler la zone. Comme elle a « dérapé dans les comptes » avec des fournisseurs issus d'autres zones, la zone est passée sous le contrôle du cousin de Nego, Zé Penetra. Mais la veuve de Nego, Vilma, continue de recevoir une pension à vie de la part des trafiquants. Avec l'emprisonnement de Zé Penetra, la zone a été confiée à son frère Mineiro. Avec l'emprisonnement de Mineiro en 1996, le contrôle a été confié à son gérant, « Papagaio », mais Mineiro continue d'être le « chef », et tous les habitants le savent. À Lucas, Robertinho de Lucas était le frère le plus jeune de l'ancien « chef », etc. Dans la favela Morro de São Carlos, le contrôle continue, depuis quinze ans, à être assuré par Balbino, qui est né et a grandi sur place.

- 27 Même quand les réseaux ne suivent pas les parentèles, ils suivent une logique de confiance basée sur l'amitié et sur la loyauté, mais aussi sur la subordination par la peur (comme dans n'importe quelle organisation criminelle urbaine). L'invasion des territoires semble suivre une logique de violence instrumentale (qui inclue aussi la cruauté non instrumentale) similaire à celle que j'ai rencontrée en analysant les nouvelles du journal quotidien *O Dia* dans l'édition du 22 janvier 1961. À l'époque, la dispute entre deux « banquiers », « Pirulito » et « Vovô » (*mamie*), a conduit le journal à la désigner de « Bataille d'extermination ». Le 26 du même mois, la police carioca déclarait la « guerre » au « syndicat du crime », dans ce cas une organisation de contrevenants dont les tueurs à gages, eux aussi des voleurs, imposait la « terreur » dans la zone contrôlée par Rocha de Miranda et Magalhães Bastos.
- 28 Évidemment, il existe de nombreuses différences avec ce qui se passe aujourd'hui (qui semble suivre une logique normative d'ordre générationnel, les plus jeunes - *garotos* (enfants) - plus « fous fous ») contre les plus « expérimentés » (plus *cabeças*, intelligents, c'est-à-dire dont la violence était sélective). L'idée d'un recours universel à la violence nécessite d'être nuancé et je pense que Machado ne s'opposerait pas à l'hypothèse selon laquelle ce sont les médiations à contenu non violent qui empêchent qu'il se généralise définitivement. Pour que cela soit vérifié, il faudrait que ces médiations soient définitivement en déclin. Il manque un socle empirique permettant de défendre l'une et l'autre des hypothèses, mais je pense qu'il est important du point de vue analytique de considérer ces différences, qui atténuent le ton fort de l'argumentation centrale.
- 29 Il convient de considérer, au-delà, la spécificité du cas de Rio de Janeiro et de São Paulo. La violence à Belo Horizonte, Salvador, Belém et même à Vitória, Recife et Porto Alegre est plus localisée et comparable à celle de métropoles d'autres pays. Le cas de Rio (comme ceux de Medellín et de Washington) paraît avoir une « histoire » propre. Pourquoi est-ce que Rio, par exemple, contrôle le *jogo de bicho* dans presque tout le pays ? Pourquoi, à Rio de Janeiro, le trafic s'est-il installé dans les *morros* (favelas) et compte avec l'appui discret ou tacite de la part de sa population, alors que ce n'est le cas ni à São Paulo, Recife ou Porto Alegre ? Est-ce que Rio de Janeiro pourrait dire aux autres métropoles brésiliennes « *De te fabular narratur* » ?⁶

Conclusions

- 30 Au final, au moins trois points forts structurent la perspective de Machado.
- 31 Premièrement, il propose que soit étudiée la question de la criminalité violente sans qu'elle soit exclusivement ou principalement associée à la perspective de l'Etat (que ce soit l' « absence de l'Etat », ou « la violence de l'Etat », soit même celle de « l'État dans l'État »). Il s'agit ici de déplacer la perspective pour saisir la propre logique d'organisation sociale du crime urbain et de ses réseaux de subsistance. Quand Machado observe que la perspective dominante peine à considérer la construction des pratiques criminelles par les propres criminels, subordonnant le problème de la criminalité à une question d' *'institution building*, « qui implique les agences de maintien de l'ordre, ses relations avec la société civile et la formulation de politiques démocratiques de sécurité publique », il serait intéressant d'ajouter que ceci est lié au mépris historique que la sociologie brésilienne entretient depuis des décennies, vis-à-vis de la thématique du crime urbain (ce qui n'est pas le cas de la sociologie nord-américaine, par exemple). Cependant, le

principal dans cette sociologie est qu'elle continue à considérer la violence hors des relations sociales, comme une déviance, une pathologie, etc.

- 32 Deuxièmement, articuler la discussion de la violence urbaine aux thèmes des deux ordres légitimes qui coexistent sans entrer en conflit, étend ainsi la question de la violence à l'ensemble des pratiques et des modèles de conduite qui rendent la relation à la sphère institutionnelle « schizophrénique ». La proposition analytique de Machado, ici, outrepassa un cadre culturaliste et a-historique, pour s'interroger sur les formes spécifiques de parallélisme et d'entrecroisement qui, dans les diverses sphères de la vie, légitiment, délégitiment, institutionnalisent et/ou désinstitutionnalisent le cours des actions distinctes pour un même contenu de signification, ou le cours d'actions similaires aux contenus de significations contradictoires.
- 33 Troisièmement, je propose de connecter ces deux points à l'incomplétude du salariat capitaliste au Brésil et aux conjonctures de contreparties sélectives d'incorporation à la citoyenneté pleine, ce qui réintroduit la question de l'État d'une autre manière, moins « idéaliste ».
- 34 Le quatrième point fort est aussi le plus osé et le plus problématique, à mon sens : suggérer que se développe un nouveau type de sociabilité urbaine dans les grandes villes brésiliennes, basé sur le recours officiel à la violence, non en référence à l'État, mais à la jouissance individuelle plus stricte et « égoïste », capable de parvenir à la pérennité au moyen d'un calcul rationnel et de la manipulation exclusivement objectale de la relation à l'« autre ». Il est possible que cela soit en train de se passer, mais il ne me semble pas que la criminalité urbaine soit le meilleur lieu pour le définir. Comme il est important de ne pas se laisser duper par la pointe de l'iceberg, il serait préférable d'investir dans (l'analyse) des fractures de la sociabilité observées antérieurement (entre les années 1930 à 1970), principalement dans celle de la relation des « riches » avec la société dans son ensemble. La « fermeture » croissante de la sociabilité quotidienne entre « riches » et « classe moyenne » et entre eux et la masse de « pauvres » (signalée par l'absence de zones communes de rencontres sociales interclasses ou par sa ségrégation chaque fois plus importante) paraît plus prometteuse.
- 35 Au final, la sociabilité violente dépend de l'objectivation de l'autre. Dans les zones pauvres, cette objectivation se traduit par la ségrégation particulière à laquelle ils sont également soumis. Cependant, les pauvres lui résistent, et ne se considèrent pas pauvres sinon en revendiquant leur dignité dans la pauvreté. C'est une forme de « point de vue » essentiellement « excluant » et « supérieur » qui semble contenir ce regard objectivant un point de vue qui s'est diffusé dans les zones pauvres en s'articulant à la criminalité commune existant en ces lieux. Toutefois, le mode de production de ce regard trouve son origine ailleurs, commençant à l'époque qui signalait la fin des cultures populaires, des écoles et places publiques, des bals et défilés de carnaval dans les rues, des musiques de carnaval partagées par toutes les classes sociales, de la sociabilité qui - fût-elle hiérarchique - maintenait les classes dans une situation de coexistence sociale. Une normalisation des comportements s'étendait alors, avec l'incorporation de la civilité bourgeoise par les couches sociales exclues, en même temps que les classes moyennes et les élites intellectuelles incorporaient la « débrouille » (*malandragem*), les valeurs de la paresse et de la « carnavalisation » de la vie. L'ère des expulsions de favelas coïncide avec l'ère de la construction des *espigões* (gratte-ciels) et des grands complexes résidentiels d'appartements, de l'enrichissement facile et de la concentration vertigineuse des

revenus, avec la fin du carnaval carioca (déplacé de la rue vers des espaces privatisés et des clubs, et des clubs vers la passerelle de la samba⁷).

- 36 Néanmoins, c'est à l'échelle de la sociabilité quotidienne que la différence est la plus marquée. Investir dans l'analyse de ce regard objectivant implique de rechercher l'émergence de la sociabilité violente comme une logique antérieure à l'émergence de la criminalité violente. S'agit-il de ces quelques indicateurs de la partie davantage submergée de l'iceberg dont parle Machado ?

NOTES

1. Ma réflexion s'appuie ici sur les articles suivants, que j'énumère par ordre de publication et pour simplifier la citation : [1] « Violência Urbana: representação de uma ordem social », in Nascimento, E.P. e Barreira, Irlys (orgs.), *Brasil Urbano: Cenários da Ordem e da Desordem*. Rio, Notrya, 1993; [2] « Drogas, Violência e Criminalidade Organizada no Brasil » (texte dactylographié) ; [3] « Um problema na interpretação da criminalidade urbana violenta », *Sociedade e Estado*, n. 2, 1995; et [4] « Criminalidade Violenta e Ordem Pública: nota metodológica », trabalho apresentado no VIII Congresso da Sociedade Brasileira de Sociologia, agosto de 1997 (texte dactylographié).
2. Ce terme, inusité en français, renvoie au soutien inconditionnel de la famille, donnant lieu à des pratiques préférentielles permettant aux membres de la même famille d'obtenir des faveurs.
3. Schwartz, R. « As idéias fora do lugar », in *Ao Vencedor as Batatas* (São Paulo, Duas Cidades, 1977) ; Roberto Da Matta, « Sabe com quem está falando ? », in *Carnavais, Malandros e Heróis* (Rio de Janeiro, Rocco, 6a. edição, 1997).
4. Littéralement « jeu des bestioles », le *jogo do bicho* est très populaire au Brésil. Le jeu consiste à parier sur des numéros, auxquels correspondent un ou plusieurs petits animaux. Il est très proche du jeu de nombres décrit par William Foote Whyte dans l'ouvrage *Street Corner Society*.
5. Antônio de Pádua Chagas Freitas fut gouverneur de l'Etat de Guanabara entre 1971 et 1975, et maire de la ville de Rio de Janeiro entre 1979 et 1983.
6. « C'est de toi que parle la fable ».
7. Référence au Sambódromo da Marquês de Sapucaí, où ont lieu les défilés des principales écoles de samba du carnaval de Rio de Janeiro.

AUTHORS

MICHEL MISSE

Professeur de sociologie à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro, Programa de Pós-graduação em Sociologia e Antropologia, IFCS, misse@ifcs.ufrj.br